

LA MAISON BLANCHE

Peut-être les hommes sauront-ils un jour tirer de la maladie une leçon de joie et de sérénité. Les mystiques aimèrent la souffrance pour elle-même, par haine de la santé et de la vie, et se consolèrent par la magnifique illusion de l'offrir à Dieu. Ils s'en détaillaient voluptueusement les symptômes, comme un père attendri contemple en chemin le cadeau qu'il vient d'acheter et qu'il porte à son enfant. En contraste, de gros hommes gloussent ridiculement à la seule pensée de la souffrance physique.

Mais personne n'aime la maladie pour ce qu'elle contient d'imprévu, de comique ou de joyeux.

Le comique... Nous croyons qu'il est décent de ne pas l'apercevoir là où est la tristesse, là où est le malheur. Les nègres sont moins bêtes que nous. Un explorateur qui traversa l'Afrique me raconta qu'ayant fait halte près d'un gué et s'étant endormi sous sa tente, il fut réveillé par les éclats de rire de ses porteurs nègres. Il se leva et s'approcha d'eux, qui faisaient cercle près de la rivière. Ils étaient agités par la plus irrésistible hilarité. Ils sautaient alternativement penchés et redressés, basculaient sur leurs jambes, ou ils frappaient leurs cuisses nues de grandes tapes sonores, du plat de la main. Il s'enquit du motif de leur hilarité : un nègre, en traversant la rivière, avait eu le pied sectionné net par un crocodile.

Un malade débute dans la maladie, comme un enfant fait ses premiers pas. Il n'est pas ridicule. Il est comique. Il peut être attendrissant. Mais n'ayez pas la larme à chaque fois que vous voyez un malade, ne pleurez pas automatiquement. Si de sa maladie, le malade ne tire aucune joie, c'est qu'il n'en tirerait aucune de la vie, c'est qu'il est indigne de la santé.

Et ne prenez pas un air trop grave, si vous songez qu'il est menacé de mourir. La mort n'est pas un événement exceptionnel. Et le miracle, ce n'est pas la mort, c'est la vie.

J'aimerais votre respect des malades, s'il n'était absurde. Vous acceptez, vous vénerez tout ce qui fait mourir, sauf la maladie.

Les malades ont des soins. Même les pauvres, qui sont mal soignés, cependant sont soignés. Je ne puis adopter votre mesure de la maladie. Quand vous rencontrez un miséreux dans la rue, vous lui donnez deux sous, si vous avez bon cœur. Mais vous consentez pleinement à sa misère. Si ce miséreux est malade, vous lui bâtissez un hôpital. Pourquoi?

Vous avez fait de la maladie le luxe des classes pauvres. Vous avez décidé qu'elles étaient indignes de tout autre luxe. Bien. Mais ne vous caressez pas vous-même de votre pitié, de votre pitié qui s'applique mal et dépasse son objet. Vous me faites penser à ce gamin qui par un jour de juillet eut la pensée charmante d'apporter un éventail pour éventer sa mère, qui avait la migraine. Mais il approchait si soigneusement sa tête de l'éventail balancé, que le meilleur de la fraîcheur était pour lui. Modérez votre pitié de la maladie. Vous manquez d'imagination, ou du moins de perspicacité. Vous n'entrez en pitié qu'au spectacle de l'agonie.

Dieu nous envoie la maladie comme une épreuve, disaient les mystiques. Et ils avaient ainsi la double joie d'offrir leur souffrance à Dieu et de la recevoir de lui. Pour nous la maladie n'est pas une épreuve, mais elle a sa place dans notre vie. Elle est un moyen d'expérimenter la vie. Elle est aussi, bien souvent, le moyen de retrouver en soi les forces vraies qui permettent de vivre. Car elle est un repos, une station.

Il y a le bon et le mauvais malade. Le bon malade est celui qui n'a pas peur de la mort et qui explore gaîment la maladie. Le bon malade garde de la maladie un agréable souvenir. Il n'y prend pas un goût malsain. Il ne désire pas recommencer. Mais il y pense comme, de retour en Europe, le voyageur pense à la brousse tropicale.

On en meurt? C'est possible. Mais qui me dit que sans la maladie, dont j'ai guéri, je ne serais pas mort de dégoût?

La maladie, c'est l'oasis. Je parle de la belle maladie, de la maladie qui a un commencement et une fin, et non pas de ces maladies qu'on appelait autrefois de langueur.

Je ne savais jamais où retrouver mes sentiments haletants et dispersés. Mon adolescence s'en accommoda. Ma jeunesse commençait à en souffrir. La maladie m'apporta le calme. Tout d'abord elle m'étonna et m'exaspéra. Je ne connaissais pas le métier de malade. Mais bientôt je fus comme un nageur fatigué qui, loin de la rive fait la planche, détend ses muscles et s'abandonne.

Les riches qui ont une vie molle et sont toujours au centre du monde comme des malades précieux, sur qui veillent les autres hommes, ne connaissent de la maladie que la souffrance corporelle. Les paresseux n'y trouvent qu'une occasion de paresse moins agréable. Enfin les malades professionnels n'y entendent rien. Ils n'ont plus de surprise et, même quand ils en sont obsédés, ils n'aiment pas leur mal. Ma rude santé et la vie que j'avais menée me prédisposaient à aimer, d'un amour sain et passager, ma maladie.